



ABONNEMENTS, FRANCE Un an... 3
Six mois... 1 50
Abonnements de propagande : 0,50 centimes pour deux mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville 15, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR Un an... 5
Six mois... 3 50
Abonnement double, 2 exemplaires sous la même bande, un an : 8 francs.

A QUAND LA GRÈVE DES CONSCRITS?

LES ÉGLISES DE TOLÉRANCE



GRÈVE DE CONSCRITS

Mince de poire! que feraient les gros légumes réunis autour du sac à malice où sont enséchés les numéros si, à l'appel de leur nom, pas un conscrit ne répliquait : « Présent! »

Le tirage au cul des conscrits, En place de leur tirage au sort, Ça serait, à l'heure actuelle, une sacrée protestation contre les excitations guerrières de la clique déroulédarde et bouffe-youpine.

Ces sales aboyeurs sont bougrement scéléérats : ils ne rêvent que sang et carnage!

Y a rien de plus barbare! Rien de plus atroce et criminel!

Depuis quelques semaines, pour faire la pige à l'hippopotame Dupuy, ils ont, eux aussi, changé leur fusil d'épaule : L'ennemi n'est plus l'Allemand! Il n'est plus question de délivrer l'Alsace et la Lorraine, ni de manger le nez à Guillaume-le-Teigneux.

Demi-tour à gauche... fixe!

Voilà, seroigniegnieu, pour changer d'ennemi c'est simple comme une capote : un bon déroulédard en change plus facilement que de chaussettes.

Ohé, les patriotocards, on avait bavé que les alboches étaient l'ennemi héréditaire!

C'est changé! Les allemands sont des copains : l'alliance franco-allemande est sous roche... laissez couler les écouelles de Guillaume-le-Teigneux et vous verrez ça!

L'alliance franco-allemande?

J'en serais, mille marmites, si cette garce d'alliance se présentait sous un aspect pacificateur.

Or, c'est juste le contraire : ce retour de veste n'a d'autre raison qu'un changement d'ennemi.

Drsormais, c'est les Angliches qu'il faut exécuter!

Pourquoi?... N'en cherchez pas le motif, les bons bougres : à une telle saloperie, il n'y a pas de raison raisonnable.

On nous asticotte pour que nous haïssions les Anglais, simplement parce que ça fait le jeu des chameaucrates :

la haine de l'Allemagne étant éteinte par un quart de siècle de tension, les bandits de la haute ont jugé de leur intérêt de nous lancer sur une autre piste :

« Sus aux anglais! »

Et les charognes nous excitent dur, nom de dieu!

Il n'y a pas de matin où les pissotières des quotidiens patriotocards ne soient farcies de menteries fielleuses, de ragougnasses hypocrites, de provocations malpropres.

Ça a l'air idiot, mais ça produit son effet : ces tartinaies abjectes opèrent, sur les cerveaux faibles, kif-kif la goutte d'eau qui, en tombant toujours au même endroit creuse la pierre.

Dans quelques semaines nous serons épatés d'entendre des tas d'andouilles hurler : « Mortaux Angliches! » tout comme, en 1870, on bafouillait : « A Berlin! »

Si encore ça devait s'en tenir à des gueulements!

Mais, les bons bougres, il ne faut pas nous monter le bobéchon : le moment est rudement grave!

La guerre nous pend plus au nez qu'une décoration.

La clique réacteuse fait des pieds et des pattes pour la rendre inévitable :

La gradaille est à cran de voir le prestige du militarisme couler à l'égoût, — un bain de sang serait nécessaire pour éviter le fiasco!

D'autre part, il y a belle lurette que les raticrons travaillent à crétiniser à nouveau nos caboches; habiles à prendre tous les masques ils se sont faufilés partout, — ici républicains, là socialistes... Leurs jésuitières couvrent le patelin et pour ces monstres la guerre est le meilleur des atouts.

On peut en dire autant des capitalistes et des gouvernants : ces jean-foutre considèrent que pour affaiblir le peuple et calmer ses ardeurs rouspéteuses, la saignée est le souverain remède. Grâce aux expéditions coloniales; grâce à la Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, tous les cinq ou six ans nos crapulards se sont offerts des saignées partielles... Mais, il paraît que ça ne suffit plus! Les bandits rêvent la grande hécatombe qui faucherait les corps d'armées entiers!

Je n'exagère pas, les copains!

Ne vous bercez pas d'illusions : la guerre tient à un cheveu, — la guerre avec l'Angleterre.

Le motif qu'on mettra en avant?

Rien de plus que la vanité froissée!

Et ça suffira! D'ailleurs, il n'y a ja-

mais de raisons sérieuses dans ces grands heurts de peuples. Un jour qu'il était saoull, le dey d'Alger effleura de son éventail le groin de l'ambassadeur de France, et ce fut le motif qui justifia l'invasion de l'Algérie. Quant au prétexte de la guerre franco-allemande de 1870, il fut encore plus pyramidalement idiot.

Il serait donc imprudent de nous endormir dans une douce quiétude, parce que nous n'apercevons pas le joint par où pourrait éclater la guerre avec l'Angleterre.

Ce qui doit nous fiche aux aguets, c'est les hurlements des pantouffards; à leurs criminelles excitations nous n'avons qu'à répliquer, sans phrases : « A bas la guerre! »

Maintenant, les bons bougres, vous saisissez le pourquoi de l'opportunité de la grève des conscrits?

Quel pavé dans la mare aux grenouilles patriotardes si, au tirage au sort, nos fistons manifestaient leur haine de la guerre en s'abstenant de puiser leurs numéros dans la tinnette.

Les jeunes gas auraient d'autant plus de raisons de tirer au cul que le système de la conscription est un fourbi tout ce qu'il y a de plus dégueulasse : ce n'est pas un truc égalitaire, — c'est un montage de coups que les bourgeois ont emmanché pour nous emberlificotter.

Les dirigeants tiennent à ce que les fils du peuple défendent le patrimoine.

Fort bien! Mais pour défendre quelque chose, il est nécessaire de le posséder, — tout comme pour faire un civet il faut un lièvre, un lapin ou un chat.

Pour mon compte, je serais bougrement embarrassé pour défendre du vent, ou bien les montagnes de la Lune.

Par contre, il est compréhensible qu'un proprio défende ses champs, un vaulour sa maison, un banquier son coffre-fort, un raticron son tabernacle, un patron son usine.

Mais, un prolo?... Quoi diantre peut-il avoir à défendre?

Il n'a ni sou, ni maille et ne possède ni un radis, ni une motte de terre!

Et voyez le maboulisme crapuleux de la société actuelle : ce putoin, ce maudit, ce paria, c'est lui qui est spécialement dévoué à la protection du saint-frusquin des riches.

Ne serait-il pas plus simple et plus logique que chacun défende son bien? Avec ce système, la composition des

régiments serait un brin modifiée. Nous aurions l'accouplement suivant :

Le régiment des banquiers, les artilleurs raticronnesques... qui chargeraient par la culasse, l'escadron des chats-fourrés, les proprios à cheval, les lanciers patronaux, etc.

Turellement, du coup, les prolos resteraient forcement à l'écart : ils n'ont rien à défendre!

Je vois les chameaucrates faire la gueule : ma binaise leur déplaît; ils n'en pincent pas pour risquer leur sale peau! Les mecs sont plus foireux que les aristos de l'ancien régime qui, eux, n'envoyaient pas les voisins se battre à leur place.

Evidemment, tous les goûts sont dans la nature : je trouve très normal qu'ils n'aiment pas la guerre pour eux.

Mais alors, pourquoi la vouloir pour les autres?

EVEILLONS-NOUS, FOUTRE!

Les girouettes des gouvernements voisins sont à l'indulgence : le despote italien, Umberto, ainsi que la régente d'Espagne s'amollissent kif-kif pite de guimauve.

Si ça continue, c'est nos dirigeants républicains qui seront les plus larges et les plus teigneux de la collection.

En Espagne, une amnistie militaire va permettre à des kyrielles de gas qui désertèrent pour ne pas se faire casser la marroulette à Cuba, de répliquer dans leur patelin.

D'autre part, le ministre Sagasta a promis de tirer des barbes africaines les anarchistes condamnés à Montjuich.

On va voir s'il tient parole!

Si oui, les pauvres copains pourront dire qu'ils reviennent de loin : avoir subi l'inquisition des successeurs de Turquemada, puis s'en aller aux bagues infernales de l'Afrique et être enfin libérés... c'est avoir eu aux lèvres, plus d'une fois, le goût de la mort.

En Italie, sous la pression du peuple qui exige l'amnistie, Umberto s'est décidé à déboucler une foulade de prisonniers condamnés pour l'insurrection de printemps dernier.

En une seule tournée il a libéré 2.000 hommes!

Et les bagues italiennes sont bien d'une vides. Ce qui prouve que la répression a été rudement lâche.

Umberto n'a libéré que les condamnés dont la peine ne dépassait pas deux ans de prison. 700 de ces libérés avaient eu



Sans logis!... Et y a tant de belles turnes inhabitées!

Conte de Noël

PAR
LOUISE MICHEL

Jeanne succomba la première. Le chien, la poitrine appuyée sur la petite Margot, ouvrit encore les yeux quand, avec des sergents de la maréchaussée, monsieur le bourreau, qui n'avait pu passer tranquille les fêtes de Noël, malgré toute la complaisance qu'y avaient mis les juges du Châtelet, était venu se rendre compte si des mains criminelles ne venaient pas encore enlever ses pendus à la potence où il les avait accrochés de parla loi. Cette fois encore on était venu et, de plus, une famille avait osé se réunir là pour mourir. Après qu'on eut enlevé les corps de la mère et de l'enfant en abandonnant celui du chien pour les corbeaux, monsieur le bourreau, en signe de protestation, éleva ses bras vers le ciel et, comme ils se trouvèrent dans la ligne noire de l'ombre, il parut au milieu de la neige grand comme le monde.

Dix ans après, seulement, la trouvaille d'un écu d'argent dans le buisson conduisit à y

(4)

creuser. On se rendit compte qu'un avare avait autrefois enfoui son trésor et comme il était mort sans l'avoir repris les bêtes sauvages en creusant la terre l'avaient peu à peu découvert.

CLOVIS DÉCEMBRE

PAR
LOUISE MICHEL

Clovis Décembre eut une naissance étrange. Vers la fin de mai 1851, un spécimen de beau monde, c'est-à-dire des découpures vivantes de journaux de modes ayant, au lieu de la binette régulière, des museaux, des hures, des becs, enfin une foule de caricatures chiffonnées, tapées et retapées, se pressaient à la touchante cérémonie d'un mariage.

Hélène de La Vallée, fille d'un marquis ruiné, épousait Joseph Ménélas, fils d'un spéculateur prodigieusement enrichi.

M. de La Vallée, suivant le précepte de Mme de Sévigné, mettait du fumier sur ses terres, et Joseph Ménélas eut posé une couronne de marquis sur son front, en attendant mieux, si la loi féodale permettait que la femme partageât son titre avec le mari.

C'est ce que les paysans expriment énergiquement aussi en Champagne et en Lorraine : « La treue n'eneublît pas le goury. »

Qui donc avait réuni ces deux noms si bien faits pour tenter le sort : Joseph Ménélas ?

Peut-être était-ce le hasard, peut-être le caprice goguenard du grand-père Ménélas, son parrain.

Le plus drôle était la persistance du hasard qui donnait pour femme au pauvre Ménélas la belle Hélène de La Vallée.

Déjà on l'appelait ainsi, et, parmi les lettrés de la noce (il y en avait deux ou trois), le nom d'Homère s'éveillait au fond de la mémoire.

Ceux-là, donnant le mot aux autres, le sort de Joseph Ménélas semblait irrévocable. Que de choses arrivent ainsi parce qu'elles ont été prédites.

En attendant, cette union, réunissant une immense fortune et d'incontestables titres de noblesse, était ce qu'on appelle un brillant mariage.

Les millions étant de poids et les quartiers bien authentiques, qui donc pouvait songer à d'autres convenances ?

Depuis la naissance d'Hélène et de Joseph — et même longtemps auparavant, — les deux familles étaient inséparables ; les enfants élevés ensemble étaient beaucoup trop frères pour que l'amour, qui est presque toujours une surprise, pût exister entre eux, mais on ne leur avait pas demandé conseil. Est-ce que la loi de fortune ne fait pas tout courber dans le monde de l'or ?

Une ressemblance étrange existait entre les jeunes époux ; il y a tant de ces hasards-là ! Très peu de personnes le remarquaient et personne ne s'en étonna. Tout visage régulier ressemble plus ou moins à un autre visage régulier, toute tête blonde ressemble à une autre tête blonde.

Hélas ! sur les têtes blondes, il y avait un

sinistre nuage. Les familles avaient été si bien unies qu'une faute faisait frères les jeunes époux et que, pour enfouir plus profondément cette faute, plus encore que pour les convenances, Mme de La Vallée avait subi la volonté de son mari.

Lui seul savait la cruelle raison de cette impérieuse volonté ; c'est que M. de La Vallée avait commodément, les pieds dans ses pantouffles, mûri sa vengeance pendant vingt ans : il savourait la muette torture de sa femme.

Le vieux marquis n'en put jouir longtemps cependant. Mme de La Vallée s'éteignit rapidement et mourut trois ou quatre mois après la noce.

Avait-elle pu confier à sa fille le secret qui la tuait, ou M. de La Vallée, qui faisait bonne garde, parvint-il à étouffer ce secret dans la gorge de l'agonisante ? Personne qu'Hélène n'eût pu le dire.

II

Si jamais moutons résignés et stupides tendirent le cou à l'égorgeur, c'était le couple doux et mélancolique des jeunes époux Ménélas.

Ces êtres irresponsables, qui passent dans la vie sans en rien connaître, traînent partout comme un lincol le grand ennui de leur incapacité.

Ainsi étaient Hélène et Joseph, jetant à pleines mains l'or et le temps sans que rien les amusât, ni même pût les intéresser ; il leur semblait continuer grands les jeux de leur enfance : on eût dit que, comme autrefois, ils vivaient fraternellement ; peut-être la vengeance de M. de La Vallée avait-elle échoué.

(A suivre.)